

Hélène Choquette, réalisatrice de *Lepage au Soleil : à l'origine de Kanata*

Marie Claude Mirandette

Volume 37, Number 3, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90665ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mirandette, M. C. (2019). Hélène Choquette, réalisatrice de *Lepage au Soleil : à l'origine de Kanata*. *Ciné-Bulles*, 37(3), 14–18.



Photo: Éric Perron

Entretien Hélène Choquette, réalisatrice de **Lepage au Soleil : à l'origine de Kanata**

« L'histoire nous dira bien si ce que Robert Lepage avait fait était bien ou pas, mais j'ai le sentiment qu'il fallait en témoigner. »

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Réalisatrice d'expérience et récipiendaire de nombreux prix, Hélène Choquette élabore depuis presque deux décennies une démarche cinématographique et sociale engagée. En une dizaine de films, elle a traité de sujets variés, allant de l'aide familiale (**Bonnes à tout faire**, 2005) aux thèmes environnementaux (**Les Réfugiés de la planète bleue**, 2006; **Les Enfants de Tchernobyl**, 2016) en passant par les migrants sénégalais à Florence (**Un caillou dans la botte**, 2018). À la télé, on lui doit six épisodes de la série **Marché Jean-Talon** (2003), de même qu'un documentaire sur les femmes incarcérées intitulé **Unité 9, le documentaire** (2015). Depuis 2008, les questions autochtones occupent une place singulière dans sa réflexion. Avec **Avenue Zéro** (2010), sur la traite des personnes au Canada, elle abordait la disparition des femmes autochtones dans l'Ouest canadien. Aussi on ne sera pas surpris qu'elle se soit intéressée à *Kanata* de Robert Lepage, auquel elle consacre un documentaire qui risque, tout comme son sujet, de faire jaser. *Ciné-Bulles* l'a rencontrée quelques semaines avant que le film ne prenne l'affiche.

Ciné-Bulles: Comment avez-vous entendu parler du projet Kanata?

Hélène Choquette: C'est grâce à la scénariste du film, Sophie Mangado, qui est une journaliste indépendante française installée au Québec depuis 12 ans. Son frère et sa belle-sœur sont au Théâtre du Soleil. Elle savait que j'avais fait un film sur la question des femmes autochtones disparues. On venait de finir deux films télé ensemble, en lien avec la série *Unité 9* de Fabienne Larouche, consacrés aux prisons de femmes et l'on avait envie d'aller plus loin sur ce type de sujet. Sophie avait donc eu vent du projet *Kanata*. Et grâce à ma productrice, Anne-Marie Gélinas, qui avait produit **Mars et Avril** de Martin Villeneuve (2012), film dans lequel jouait Robert Lepage, on a pu le contacter. La rencontre a eu lieu le jour de la première de la pièce 887, ici même, au TNM, en avril 2016.

À quel moment du projet avez-vous commencé à tourner ?

Le tournage a débuté au moment où la troupe était dans l'Ouest canadien en août 2016, mais on avait déjà fait quelques entrevues auparavant et esquissé une première scénarisation. Robert Lepage, c'est une comète, un train qui file dans la nuit à toute vitesse; lorsqu'il passe, tu sautes dedans sinon il est trop tard. Quand il a dit oui, on s'est lancés dans l'aventure avant même de savoir si le projet allait être financé. Anne-Marie a avancé une partie de l'argent pour que l'on puisse commencer le tournage, j'ai fait moi-même la caméra et mené les entretiens. Olivier Léger, le preneur de son avec qui je travaille depuis 15 ans, m'a suivie. On tournait en petite équipe, Sophie, Olivier et moi.

Avez-vous pu filmer dès les premières rencontres entre Robert Lepage et les comédiens du Théâtre du Soleil?

Au moment où l'on a entamé le tournage, il y avait déjà eu une rencontre de Robert Lepage avec les comédiens à Paris. Lors de cette première phase de travail, au printemps 2016, il leur avait raconté pendant plusieurs heures l'histoire qu'il avait en tête et ils avaient improvisé à partir de cela.

Ce qui est évoqué par l'une des comédiennes dans le film.

Oui. Le film ne relate pas le projet et sa gestation de manière strictement chronologique, on a plutôt choisi une approche par thèmes. Aussi, il était possible de revenir en arrière et de parler des étapes antérieures, puisqu'à chaque fois qu'ils entamaient une nouvelle période de création, les comédiens faisaient un retour sur ce qu'ils avaient fait, vécu, entendu lors de recherches.

Vous identifiez dans le film les trois grandes thématiques du projet, à savoir la visite d'Edmund Kean, un célèbre acteur shakespearien, dans la région de Québec en 1825, les pensionnats autochtones et la disparition des femmes autochtones.

Le projet étant assez complexe, j'avais demandé à Michel Nadeau, le dramaturge de *Kanata*, d'évoquer ces thématiques dans un des entretiens. Du Robert Lepage, ce n'est jamais simple, parce que ça se déploie en une série de couches narratives et sémantiques qui se nourrissent mutuellement. Et c'était là, il me semble, la force, l'incroyable magie au cœur de *Kanata* qui, malheureusement, n'existera jamais sous cette forme. Ce qui a été présenté en décembre 2018 par Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil est un spectacle pertinent, certes, intéressant pour un public français qui ne connaît pas ces histoires, mais c'est un spectacle fondamentalement différent de ce que Robert Lepage avait en tête.

À un moment dans le film, Lepage dit: « Dans la pièce, chacun joue un personnage qui n'est pas de sa culture, de son origine sociale, qui ne parle pas sa langue. C'est aussi ça le théâtre: jouer l'autre, aller vers l'autre en s'appropriant son histoire, son costume, sa plainte. Chercher dans l'autre ce qui est nous. » Mais cette recherche de soi dans le récit de l'autre, d'une humanité qui s'exprime dans la singularité, semble avoir été mal comprise par certaines personnes, les avoir heurtées même...

Il y a, en particulier aux États-Unis, un mouvement identitaire très fort, une volonté de prise de parole de groupes qui ont été ostracisés. Et c'est très bien que cela se fasse, c'est nécessaire. Mais je crois que ça peut coexister avec la parole des autres. Je ne crois pas qu'en tant que femme blanche, il faut que je ne fasse que des films sur la condition des Blancs. Ni que d'être blanc soit quelque chose de monolithique.

La controverse autour de la question de



Robert Lepage et des membres du Théâtre du Soleil écoute Ceejai lors d'un échange.
Photos à droite: Des comédiens de la troupe lors de séances de travail.

l'appropriation culturelle est partie de SLĀV, un spectacle de chants d'esclaves de Betty Bonifassi mis en scène par Lepage qui était présenté à l'été 2018. Comment avez-vous vécu cela?

Plutôt mal. J'ai trouvé cela très triste. Je ne connais pas personnellement Betty Bonifassi, mais je savais qu'elle travaillait d'arrache-pied depuis des années à colliger des chants d'esclaves. Elle faisait des spectacles avec des bouts de chandelles et Robert Lepage a vu dans son travail une magie qui lui a donné envie de le mettre en scène. Elle avait constitué un groupe de choristes qui l'accompagnait depuis longtemps, choristes auxquels elle était attachée. C'était sa famille, un peu comme j'ai ma famille de tournage, avec laquelle je travaille depuis 15 ans. Mon équipe est essentiellement blanche, ce qui ne m'a pas empêché de faire des films sur d'autres réalités que la mienne.

Robert Lepage évoque dans votre film les craintes de Margo Kane, une figure marquante de l'art autochtone, de voir encore une fois « leur » histoire racontée par les autres, les Blancs. Il était donc conscient du danger potentiel que ses intentions et son propos soient mal compris. Est-ce que ces questions préoccupaient la troupe?

Oui, et c'était pour eux perçu non pas comme un danger, mais comme un défi; celui de ne pas voler

leur parole, mais d'en traiter de manière différente à travers leur point de vue en tant que troupe et comédiens d'origines diverses. Et cette préoccupation revenait constamment. Ce qui les intéressait d'abord, c'était la recherche d'un langage propre à ce spectacle dans une volonté de rencontre de l'autre, avec l'autre. Au moment où l'affaire *SLĀV* arrive, le projet *Kanata* est en phase de travail avec la troupe, il restait encore tout l'automne pour parvenir à trouver cette voie, ce langage.

Étiez-vous préoccupée par ces questions au moment du tournage?

Oui, dès le départ, j'ai posé des questions sur la notion d'appropriation culturelle. Robert Lepage était conscient que c'était un sujet sensible, mais il voulait faire quelque chose sur la question de la perte d'identité actuelle, dans laquelle il se reconnaissait et ainsi que plusieurs membres de la troupe aussi.

On entend en voix off un comédien de la troupe qui dit: « Des exilés afghans qui jouent de Hurons, c'est ce qui fera la richesse de ce projet. »

Oui, c'est Maurice, qui est dans la troupe depuis 35 ans. Et il y a eu d'autres témoignages de ce type, par exemple celui de la comédienne afghane qui s'est reconnue dans les histoires des femmes autochtones enlevées. Ou encore Samir, l'acteur irakien, qui évoque son travail de pleureur quand il vivait en Irak; il a vu un lien direct entre son histoire et la fonction de pleureuse qui existe aussi dans la culture autochtone. Tout au long de la phase de recherche, ils ont rencontré des autochtones dans un désir d'ouverture et de confiance mutuelle. Mais quand l'affaire *SLĀV* a éclaté, ça a complètement changé la donne et certains autochtones ont ressenti le besoin de se dissocier de Robert et du projet.

Quelle a été votre réaction à ce moment-là? Avez-vous eu le sentiment que cela remettait en question votre film?

Je pensais alors continuer à filmer, car il restait une période de travail de Robert avec la troupe prévue à l'automne 2018. Mais le scandale a été si fort, et teinté d'une telle présomption de culpabilité, que l'existence même du spectacle a été remise en question. Il fallait être déterminé pour continuer et ce n'est pas sans raison que la pièce a été mise en

veilleuse pendant un certain temps. Ce n'était pas, comme certains l'ont prétendu, une stratégie de la part de Robert; il pensait vraiment ne pas être en mesure de mener à terme le spectacle. C'est Ariane qui a dit: on continue. À partir de là, c'était clair que tout changerait. Pendant les deux ans de création de la troupe avec Robert, Ariane laissait Robert travailler seul avec les comédiens, elle n'était pas du tout impliquée dans le processus. Là, c'était elle qui reprenait le projet et qui allait le diriger. Et à cause du scandale, tout n'était plus possible. Ils avaient des craintes, avançaient en terrain glissant. Je me suis alors demandé ce que je devais faire comme documentariste. Si je continue, je vais avoir l'air de les aider à se justifier, alors que si j'arrête maintenant, je pense que je peux, avec ce qu'ils m'ont dit et le matériel que j'ai amassé, documenter ce qu'était leur projet, leurs objectifs, leur démarche. Ce fut un choix difficile, mais il me semble que c'était là une des forces du film: rester en dehors du scandale et de la polémique pour suivre un processus de création.

Ne craignez-vous pas que le film ravive le procès qu'on leur a fait sur la question de l'appropriation culturelle?

Je me demandais comment ils allaient parvenir à aborder ces questions, à se les approprier de leur point de vue, avec leur vécu, leur bagage. Bien sûr, je suis consciente qu'il y a eu dans le passé des gens qui ont mal agi, qui ont fait des œuvres racistes, qui se sont vraiment approprié leurs histoires, les ont détournées à leur profit, mais ce n'était pas du tout ce qu'ils voulaient faire.

Et vous pensez que c'est ce qui n'a pas été compris par ceux qui ont critiqué le projet?

Par certains oui, mais pas tous. Ceejai, l'autochtone dont le propos ouvre et ferme le film, qui est au nombre de ceux qui sont demeurés solidaires de Robert, m'avait dit quelque chose de très beau à propos du témoignage qu'elle a fait dans le cadre de la commission sur la disparition des femmes autochtones. Elle avait dit qu'à partir du moment où l'on accepte de témoigner, on accepte aussi que nos histoires partent dans l'univers et inspirent les autres. C'est ce qu'elle entend quand elle dit: « Carry my voice! » Pour elle, le témoignage qu'elle a livré aux acteurs qu'elle a rencontrés à Vancouver — et que l'on voit assez longuement dans le film — avait cet objectif.

Au moment où vous avez mis un terme au tournage, aviez-vous déjà une idée précise du film que vous vouliez faire?

Oui. Le dernier bloc de tournage réalisé avec eux a été fait en février 2018. Au moment de l'affaire SLĀV, le montage du film était assez avancé. On avait passé six semaines en studio, la structure de base était déjà établie; dans son essence, le film n'a pas beaucoup changé, en dehors de l'introduction et de la fin avec Ceejai, qui ont été tournées en août 2018. Au moment du scandale, je suis retournée dans les entretiens que j'avais déjà faits, notamment pour revoir ce que Robert et les acteurs disaient sur la question de l'appropriation culturelle, mais je n'ai pas filmé à nouveau avec eux.

Avez-vous des appréhensions relativement à la réception du film?

Je ne pourrai rien y changer. Je sais que certains ne l'aimeront pas et diront que le film ne s'en tient qu'à faire des rapprochements simplistes entre des ressemblances culturelles de différents peuples. Mais je pense que le film va plus loin que cela. Je vais vivre avec sa réception, d'abord parce que c'est un sujet qui m'habite, et ce, même si c'était le dernier film que je devais faire sur ce sujet, parce que je suis blanche et que je n'aurais plus le droit d'en faire. Parce qu'on m'a dit, au sein même des institutions, que je ne pourrai plus faire des films comme ceux que j'ai faits ces 10 ou 15 dernières années. Que des sujets sur les Autochtones seront désormais abordés par les Autochtones. Ce que je déplore. Parce que j'ai développé au fil du temps des contacts, des liens et une connaissance de ce milieu qui me semblent aussi valables. Un film comme **Le Peuple invisible** de Richard Desjardins ne pourrait pas se tourner maintenant. Pourtant, ce film devait exister et c'est Richard Desjardins qui pouvait le faire. C'était la même chose pour *Kanata*. C'est un projet que Lepage portait depuis longtemps; il avait travaillé avec des autochtones déjà (*La Tempête à Wendake*) et voulait aller plus loin dans cette exploration. Et il a eu cette chance incroyable qu'Ariane Mnouchkine lui propose de diriger sa troupe, ce qui n'était jamais arrivé en 54 ans d'existence. Jamais personne d'autre qu'elle n'a dirigé le Théâtre du Soleil!

Quand tout ça est arrivé, n'avez-vous pas eu envie d'abandonner le projet, de le mettre sur la touche?





Une grande partie de l'équipe de création de *Kanata* sur un territoire ancestral des Premières Nations en Colombie-Britannique en compagnie d'un chef autochtone.

Non, au contraire. Quand il y a eu le scandale *SLÁV*, j'avais le sentiment que ça déboulerait et que *Kanata* serait emporté par cette vague. Je me souviens que l'article qui a mis le feu aux poudres disait : « Comment une gang de Français va jouer des autochtones ! » Il y avait dès le départ une fausse perception de ce qu'était le Théâtre du Soleil ; ce ne sont pas « des Français », mais 36 acteurs de 26 de nationalités. Le Théâtre du Soleil, ce n'est pas la Comédie française ! Mais le débat était mal engagé et les commentaires négatifs se sont multipliés à une vitesse ahurissante alors que le spectacle n'existait pas encore, que personne ne l'avait vu. On leur a reproché de ne pas avoir consulté d'autochtones et, quand Robert leur a répondu qu'il l'avait fait, on a dit qu'il n'avait pas consulté les bons.

Vous avez, justement, intégré à la fin du film un certain nombre de ces commentaires en préservant l'anonymat de leurs auteurs. Pourquoi ?

J'ai fait une recherche journalistique étayée afin de consulter les quelque 900 articles et mentions sur *Kanata*. Je les ai survolés et j'ai eu mal au cœur. C'était trop pour moi. J'ai alors demandé à Sophie Mangado de faire un tri pour dégager les citations

les plus choquantes. Parce que c'est ça que la troupe a reçu. Je ne voulais pas accuser qui que ce soit, ni savoir si celui qui a dit ceci ou cela est autochtone ou non, du milieu du théâtre ou non, travailleur social ou autre. J'ai gardé les phrases qui faisaient image et les ai fait dire par des comédiens pour évoquer le scandale.

Est-ce que Robert Lepage et la troupe ont vu le film ?

Oui. Toute la troupe du Théâtre du Soleil et Robert ont vu le film, il n'y a que les gens d'Ex-Machina qui ne l'ont pas encore vu.

Et quelle a été leur réaction ? Ont-ils eu le sentiment que cela rendait justice à la nature de leur travail ?

Oui. Pour moi, les premiers spectateurs de ce film, c'étaient eux et, en particulier, Robert Lepage. Il m'a dit qu'il ne pensait pas que je pourrais montrer avec autant de justesse ce à quoi ils aspiraient. Et ma réaction a été de me dire : « Je porterai la controverse et témoignerai de ce qui a été leur projet. » L'histoire nous dira bien si ce que Robert Lepage avait fait était bien ou pas, mais j'ai le sentiment qu'il fallait en témoigner. 